



SOCIÉTÉ

Ces profs ont choisi de s'expatrier

Alors que la pénurie d'enseignants perdure, trois professeures nous expliquent leur choix de partir.

Juliette Pousson

À PRÈS DE 9 000 KM de Paris, Margot prépare sa deuxième rentrée scolaire sous le soleil californien. Sans appréhension ni stress. L'ex-Francilienne de 28 ans est arrivée aux États-Unis en août 2022 et vit, depuis, son rêve américain. Le salaire confortable versé par son employeur, l'école privée bilingue de Berkeley, y est pour beaucoup.

Originaire de Poissy (Yvelines), Margot a toujours rêvé de s'installer aux États-Unis, admirative de « leur esprit de liberté ». Depuis toute petite, sa vocation était de devenir enseignante. Alors elle a décidé de concilier les deux. Le « meilleur choix de [sa] vie », sourit la jeune femme. Longue chevelure noir de jais, tatouages, piercings et vêtements sombres... Le style de l'enseignante n'a pas repoussé la direction de l'école bilingue. Au contraire, sa différence a été perçue « comme une force ». À l'inverse de l'école publique française. « En France, c'était un peu comme si mon style faisait de moi une personne inférieure. »

Plus de 3 100 postes non pourvus aux concours

Le métier d'enseignant pâtit de son manque d'attractivité dans l'Hexagone. Plus de 3 100 postes n'ont pas été pourvus cette année aux concours. Ils étaient déjà 4 000 l'an dernier, contre 560 dix ans plus tôt. Rien d'étonnant, selon les professeures que nous avons interrogées. Alexia, 29 ans, a quitté son poste en 2020, après un burn-out lié à une surcharge de travail, un élève violent et un manque de soutien de la part de la direction. À cette époque, Montréal (Canada) subit une pénurie d'enseignants. La jeune institutrice postule et reçoit un avis favorable de trois commissions

différentes. Elle fera le choix de rester dans le public.

Au Québec, Alexia découvre un nouveau cadre de travail, davantage centré sur le « bien-être » des enseignants, des classes en moyenne plus petites. Surtout, les écoliers disposent de « davantage de spécialistes », souligne l'enseignante de CE 1, qui énumère : « Un ou deux éducateurs par établissement, un ou deux orthopédagogues – pour aider les élèves en grande difficulté –, des psychologues, des orthophonistes. »

Les semaines, en revanche, sont chargées. « Le mercredi, c'est toute la journée. » Mais les enseignants disposent une fois par mois de « journées pédagogiques », sans les élèves, pour préparer les cours, rédiger les bulletins de notes ou organiser les rencontres avec les parents. Du travail qu'en France Alexia faisait « majoritairement sur [son] temps personnel ».

De meilleurs salaires

Niveau salaire, au Canada, l'écart avec la France est assez faible. « Mais ici on a un système d'échelons qui permet une vraie progression salariale », salue Alexia.

Dans son école privée à Berkeley, Margot est mieux lotie. Une fois toutes les factures réglées, il lui reste 2 000 \$ (1 836 €). « Certes, le coût de la vie en Californie est démesuré, mais j'arrive à épargner 1 000 \$ chaque mois », assure l'ex-Francilienne. Pour le moment, la grande majorité de ses frais de santé sont pris en charge par l'assurance de l'école. « Mais quand ce ne sera plus le cas, je sais que ça coûtera très cher. C'est aussi pour cela que j'économise beaucoup », explique-t-elle.

En arrivant aux Pays-Bas, Mariane, 45 ans, a elle aussi triplé son salaire, alors qu'en France elle vivait « de découvert en découvert ». Elle est pourtant toujours rattachée à

la fonction publique : la quadragénnaire est passée par le réseau de l'Agence pour l'enseignement français à l'étranger (AEFE) pour obtenir son poste à l'école européenne de Bergen, où elle enseigne le français à des collégiens et des lycéens.

« On est bons dans notre matière »

Après cinq ans d'expérience aux Pays-Bas, Mariane assure aujourd'hui que « les Français n'ont pas à rougir de la qualité de leur enseignement » et que « le niveau d'exigence demandé aux élèves est élevé ». « On a une grosse formation académique, on est bons dans notre matière. Aux Pays-Bas, ils sont davantage pédagogues que spécialistes », résume-t-elle.

Avec sa maison en bord de mer, à seulement 50 km au nord-ouest d'Amsterdam, l'ancienne Parisienne s'est rapidement habituée à la « slow life » néerlandaise et à son nouveau cadre de vie. « Ici, on circule à vélo, les gens terminent tôt le travail et pratiquent beaucoup de sport, de musique », raconte la professeure, expatriée avec son mari et sa fille. Mais la France lui manque « quand même un peu ».

Dans quatre ans, son contrat sera terminé. Rentrera-t-elle avec sa famille ? « J'aimerais bien, mais je ne sais pas si je pourrai me réhabituer au système scolaire français. Beaucoup de mes anciens collègues veulent démissionner. D'autres sont en dépression. Ça me fait un peu peur », confesse la quadragénnaire. Pour Margot et Alexia, en revanche, la vie se poursuivra de l'autre côté de l'Atlantique, « le plus longtemps possible ».



J'aimerais bien [revenir], mais je ne sais pas si je pourrai me réhabituer au système scolaire français

Mariane, enseignante de français en collège et lycée aux Pays-Bas





Margot, qui enseigne dans une école privée bilingue en Californie, espère rester le plus longtemps possible aux États-Unis.

